

A red mailbox is the central focus, surrounded by lush green ivy leaves. The mailbox has a slot for letters and some faint embossed text. The overall scene is vibrant and natural.

ANNE YOUNGSON

IL N'EST
JAMAIS
TROP TARD

DENOËL



Il n'est jamais trop tard

Anne Youngson

Il n'est jamais
trop tard

roman

*Traduit de l'anglais par
Perrine Chambon*

DENOËL

Titre original : *Meet Me at the Museum*
Éditeur original :
Doubleday, an imprint of Transworld Publishers
© Anne Youngson, 2018

Et pour la traduction française :
© Denoël, 2019

Couverture : Couverture : Raphaëlle Faguer
Photographie © Plainpicture

*Pour Frank, Cormac et Holly,
mes chers jeunes gens*

« Un jour j'irai à Aarhus
Pour voir sa tête brune comme tourbe
Les douces cosses de ses paupières,
Sa casquette de peau en pointe. »

Seamus HEANEY, *L'Homme de Tollund*¹

1. Seamus Heaney, extrait de « L'Homme de Tollund », traduit par Anne Bernard Kearney et recueilli dans *Poèmes* (1966-1984).

Extrait de l'avant-propos des *Hommes des tourbières*, de P. V. Glob (traduit du danois par Éric Eydoux, Fayard, 1966) : le professeur Glob répond à un groupe d'écolières qui l'ont contacté au sujet de récentes découvertes archéologiques. Son ouvrage *Les Hommes des tourbières* leur est dédié.

Chères jeunes filles,

À mon retour des déserts et oasis d'Arabie, j'ai trouvé vos lettres enthousiastes sur ma table. Vous m'avez donné envie, pour vous et pour beaucoup d'autres qui s'intéressent à nos ancêtres, d'en raconter un peu plus sur ces étonnantes découvertes des tourbières danoises. C'est pour cette raison que j'ai écrit la longue lettre qui suit. Elle vous est destinée, ainsi qu'à ma fille Elsebeth qui a votre âge, et à tous ceux qui, comme vous, ont le désir d'en savoir davantage sur l'Antiquité que ce qu'on peut trouver dans les courts rapports et études scientifiques qui en traitent.

Mais mon temps est toujours limité et c'est la raison pour laquelle j'ai été si long à terminer cette lettre. La voici enfin.

Entre-temps, vous aurez grandi et peut-être serez-vous mieux à même de comprendre ce que j'ai écrit sur ces hommes des tourbières vieux de deux mille ans.

Bien à vous,

P. V. Glob (professeur)

13 août 1964

Bury St Edmunds
22 novembre

Cher professeur Glob,

Nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais vous m'avez autrefois dédié un livre ; à moi, à treize de mes camarades de classe et à votre fille. C'était il y a plus de cinquante ans, quand j'étais jeune. Aujourd'hui je suis vieille. Le fait de ne plus être jeune me préoccupe pas mal ces derniers temps et je vous écris pour voir si vous pouvez m'aider à comprendre un peu mieux tout ça. Ou j'espère peut-être que le simple fait d'écrire me permettra d'y voir plus clair, puisqu'il y a peu de chances que vous me répondiez. Si ça se trouve, vous êtes déjà mort.

L'une de mes préoccupations, ce sont les projets qui ne se sont pas réalisés. Vous savez de quoi je parle... Si vous êtes encore en vie, vous devez être un très vieux monsieur et vous avez dû vous apercevoir que des choses que vous espériez quand vous étiez jeune ne se sont en fait jamais

produites. Par exemple, vous vous étiez peut-être juré d'essayer un sport ou un loisir, une activité artistique ou manuelle. Mais vous ne l'avez jamais fait et, à présent, vous n'avez plus les capacités physiques ou l'endurance pour vous y mettre. Vous aviez peut-être vos raisons à l'époque, mais aucune d'elles n'est valable. Rien ne le justifie vraiment. Vous ne pouvez pas dire : je voulais commencer la peinture à l'huile mais je n'ai pas pu parce que je suis allergique à l'un des composants chimiques de la peinture. Simple-
ment, le temps a passé et l'occasion ne s'est jamais présentée. Pour ma part, je m'étais toujours promis d'aller au Danemark voir l'homme de Tollund. Je ne l'ai pas fait. J'ai appris, dans le livre que vous m'avez dédié, que seule sa tête a été conservée, et que ses belles mains et ses pieds ont été perdus. Mais son visage suffit. Son visage, tel qu'il apparaît sur la couverture de votre livre, est affiché sur mon mur, je le vois tous les jours. Et tous les jours, cela me rappelle sa sérénité, sa dignité, son air de sagesse et de résignation. Il ressemble à celui de ma grand-mère, qui est cher à mon cœur. Je vis toujours dans l'Est-Anglie qui se trouve à combien de kilomètres du musée de Silkeborg... neuf cent cinquante à vol d'oiseau ? L'équivalent d'un aller-retour à Édimbourg. J'ai déjà fait l'aller-retour jusqu'à Édimbourg.

Mais ce n'est pas là que je veux en venir, même si c'est étonnant. Pourquoi est-ce que je n'ai pas fait ce petit effort alors que le visage de l'homme de Tollund occupe tant de place dans mes pensées ? Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

Il fait froid en Est-Anglie, il y a du vent, et je me suis tricoté une cagoule pour garder ma nuque, mes oreilles et

ma tête au chaud pendant que je promène le chien. Quand je m'apprête à sortir et que je passe devant le miroir de l'entrée, je me vois de profil et remarque que je ressemble beaucoup à ma grand-mère maintenant. Par conséquent, mon visage est devenu semblable à celui de l'homme de Tollund. Les mêmes joues creuses, le même nez busqué. Comme si j'étais préservée depuis deux mille ans. Croyez-vous que je puisse être, par quelque étrange ramification, apparentée à l'homme de Tollund? Comprenez-moi, je n'essaie pas de me faire passer pour quelqu'un de spécial. Cette famille doit compter beaucoup de membres ; des milliers. Je vois d'autres gens de mon âge dans le bus, dans la rue quand ils promènent leur chien ou attendent leurs petits-enfants devant le camion du glacier ; ils ont les mêmes traits que moi, ce mélange de sérénité, d'humanité et de douleur. Mais il y en a beaucoup d'autres qui ne ressemblent pas du tout à ça. Qui ont un visage indifférent, indéfini, pincé ou idiot.

La vérité, c'est que je voudrais être quelqu'un de spécial. Je voudrais trouver du sens à ce lien qui s'est établi entre vous et moi en 1964 et qui remonte jusqu'à cet homme enseveli dans les tourbières il y a plus de deux mille ans. Ce que je raconte n'est pas très cohérent. Merci de ne pas me répondre si vous pensez que je vous fais perdre votre temps.

Bien à vous,

T. Hopgood (Mrs)

Musée de Silkeborg
Danemark
10 décembre

Chère Mrs Hopgood,

Je me permets de répondre à votre lettre adressée au professeur Glob. Le professeur est décédé en 1985. S'il était en vie aujourd'hui, il serait âgé de cent quatre ans, ce qui n'est pas impossible mais peu probable. Si je comprends bien, vous posez dans votre courrier deux questions :

1. Y a-t-il une raison pour laquelle vous ne devriez pas visiter le musée ?

2. Est-il possible que vous ayez un lien de parenté éloigné avec l'homme de Tollund ?

Pour répondre à la première, je vous encouragerais à faire l'effort — loin d'être insurmontable — de venir nous rendre visite ici. Il existe des vols réguliers depuis Stansted ou, si vous préférez, depuis Heathrow ou Gatwick jusqu'à Aarhus, où se trouve l'aéroport le plus proche de Silkeborg. Le musée est ouvert tous les jours de 10 heures à 17 heures, sauf en hiver où il n'ouvre que le week-end, de midi à 16 heures. Vous pourrez y voir non seulement l'homme de Tollund mais également la femme d'Elling, ainsi qu'une exposition retraçant tous les aspects de leur vie et celle des hommes de l'âge du fer, par exemple leurs croyances ou leurs techniques pour extraire et travailler le minerai qui a donné son nom à cette période. Je dois corriger un point que vous avez abordé dans votre lettre. Même si seule la tête de l'homme de Tollund a été préservée, le reste du corps a

été recréé et le personnage que vous verrez, si vous venez nous rendre visite, ressemble en tous points — mains et pieds compris — à celui qu'on a retrouvé dans la tourbière.

En réponse à votre seconde question, le centre de géogénétique de notre muséum d'Histoire naturelle essaie actuellement de prélever de l'ADN sur les tissus de l'homme de Tollund, afin de nous aider à comprendre ses liens génétiques avec la population danoise d'aujourd'hui. Vous avez sans doute lu dans le livre du professeur Glob que l'index de sa main droite est caractérisé par une boucle ulnaire présente chez 68 % de la population danoise, et nous pensons que les analyses ADN prouveront ces liens génétiques. Grâce aux Vikings, qui sont arrivés au Danemark plus tardivement mais se sont reproduits avec la population locale, il existe très probablement des gènes communs avec les habitants du Royaume-Uni. Il pourrait donc y avoir un lien de parenté, même lointain, entre vous et l'homme de Tollund.

J'espère que cette information vous aura été utile et serai heureux de vous rencontrer si vous venez visiter le musée.

Cordialement,

Le conservateur

Bury St Edmunds

6 janvier

Monsieur le conservateur,

C'était aimable de votre part de répondre à ma lettre adressée au professeur Glob en essayant d'éclaircir ce que

vous pensiez être mes interrogations. Mais il ne s'agissait pas de questions. Si je ne suis pas venue visiter le musée, ce n'est pas pour des raisons logistiques. J'ai beau avoir fêté mon soixantième anniversaire, je suis plutôt en forme. Je pourrais partir demain. Il n'y a eu, dans ma vie, que de rares fois où ça n'a pas été possible. En dehors de mes grossesses et d'une jambe cassée, j'ai toujours été physiquement apte à embarquer dans un avion, voire un ferry, pour le Danemark.

Cela étant, je suis forcée de m'interroger sur les vraies raisons, car votre réponse à une question que je n'ai pas posée me pousse à être honnête envers moi-même. Notez bien que je vous écris pour y voir plus clair en moi. Inutile de vous tracasser avec tout cela. Je n'attends pas la moindre réponse de votre part.

À l'école, ma meilleure amie s'appelait Bella. Ce n'était pas son vrai nom, ni celui utilisé par le professeur Glob dans sa dédicace : il s'agissait d'un surnom, à cause de sa capacité à prononcer l'italien. Elle était nulle en langues, en tout cas ne savait pas les utiliser pour communiquer, mais elle les imitait à merveille. Son mot préféré, c'était *bellissima*. Elle parvenait à donner du sens à chaque syllabe en la modulant en fonction du contexte, si bien que le mot semblait contenir davantage de signification qu'il n'en avait en réalité. En fait, tout ce qu'elle disait avait plus de sens, plus d'intensité que les mêmes mots prononcés par quelqu'un d'autre.

Nous sommes devenues amies dès le jour de notre rencontre, c'est-à-dire dès notre premier jour d'école. Elle était

d'un caractère plus animé que moi : aventureuse, vivant dans le moment présent. Elle me rendait plus énergique et plus assurée, et c'est ce que j'aimais chez elle. Chez moi, je crois qu'elle aimait ma constance. J'étais toujours là, toujours prête à prendre sa main dans la mienne. Nous avons été amies toute notre vie. Ou plutôt toute sa vie, parce que moi je suis encore là, comme vous le savez, mais pas elle. Toute notre existence, nous avons parlé de ce moment où nous irions voir l'homme de Tollund. Voyez-vous, nous avons toujours l'intention d'y aller, mais plus tard. D'un côté, avant de s'offrir ce plaisir, nous voulions savourer l'attente. Peut-être qu'on craignait aussi que la visite ne soit pas à la hauteur de nos espérances. Nous espérions que cela ait du sens pour nous, même si nous aurions été incapables de dire lequel, et que nous prenions le risque d'être déçues. Nos camarades de classe y sont allées, en ordre dispersé. Dès la parution des *Hommes des tourbières* en traduction, voire avant. À leur retour, elles se sentaient encore plus habitées par l'homme de Tollund, le professeur Glob et tout ce qui concernait la culture danoise. Bella et moi, on les trouvait superficielles et pas à la hauteur, on jugeait leur expérience triviale par rapport à celle que nous ferions. Un jour.

Puis nous avons toutes les deux commis l'erreur de nous marier un peu trop tôt. J'ai épousé le père de l'enfant que j'attendais et je me suis enlisée, littéralement, dans cette vie de femme de paysan. Quand j'observais les différentes couches de limon dans les fossés, je pensais souvent à l'homme de Tollund enseveli sous la tourbe pendant des

siècles et je me demandais quelle couche j'aurais choisie si j'avais dû dormir là pendant très longtemps ; j'étais bien placée pour me poser ce genre de questions. J'ai passé ma vie enterrée à la campagne. Bella, elle, a commis une autre erreur. Elle a épousé un Italien. Parfois je me dis que si on ne lui avait pas donné ce surnom, tout se serait passé autrement. C'était un homme intelligent et manipulateur. Quand j'étais avec lui, j'avais la même sensation que si j'avais mangé des gâteaux à la crème tout en faisant du patin à glace.

Il submergeait Bella. Il l'a épuisée et une fois qu'il l'a eu vidée et séchée comme une feuille morte, il est retourné en Italie avec leur enfant, son enfant à elle. Ça ne paraît pas si difficile pour une mère de récupérer sa fille pas plus loin qu'à Milan, n'est-ce pas ? Pourtant ce fut impossible. Beaucoup de gens s'en sont mêlés, se sont interposés, bien décidés à gagner d'une façon ou d'une autre. Tous — que ce soit l'Église catholique, les tribunaux, les services sociaux ou les associations caritatives — étaient persuadés d'avoir raison et chacun pensait l'emporter. Pour ma part, je n'ai jamais eu ce genre de certitudes. Au bout de dix ans, les Italiens ont remporté la bataille et Bella est partie vivre en Italie, près de sa fille.

Durant les dix années qui ont précédé son départ, dans les moments difficiles, l'une de nous suggérait de se rendre au Danemark et l'autre s'y opposait. Je disais :

— Si on voyait le visage de l'homme de Tollund ne serait-ce qu'une fois, sa sérénité pourrait nous inspirer.

Elle répondait :

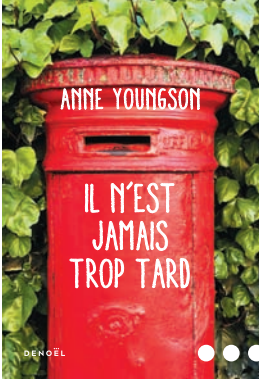
Rien de tel qu'un parfait inconnu pour se révéler à soi-même.

Lorsque Tina Hopgood écrit une lettre depuis sa ferme anglaise à un homme qu'elle n'a jamais rencontré, elle ne s'attend pas à recevoir de réponse. Et quand Anders Larsen, conservateur solitaire d'un musée de Copenhague, lui renvoie une missive, il n'ose pas espérer poursuivre les échanges.

Ils ne le savent pas encore, mais ils sont tous deux en quête de quelque chose. Anders a perdu sa femme, ses espoirs et ses rêves d'avenir. Tina se sent coincée dans son mariage. Leur correspondance s'épanouit au fur et à mesure qu'ils s'appivoisent au travers de leurs histoires personnelles : des joies, des angoisses, toutes sortes de découvertes. Quand les lettres de Tina cessent soudainement, Anders est plongé dans le désespoir.

Leur amitié inattendue peut-elle survivre? Un premier roman plein de grâce et de fantaisie.

Anne Youngson vit dans l'Oxfordshire, en Angleterre. *Il n'est jamais trop tard* est son premier roman.



Il n'est jamais trop tard
Anne Youngson

Cette édition électronique du livre
Il n'est jamais trop tard de Anne Youngson
a été réalisée le 16 avril 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207141960 – Numéro d'édition : 333856).
Code Sodis : N96691 – ISBN : 9782207141991.
Numéro d'édition : 333859.